

UNIV. OF  
CALIFORNIA

MÉMOIRES  
DE BABER

(ZAHIR-ED-DIN-MOHAMMED)

Fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustan

*Traduits pour la première fois sur le texte djagataï*

PAR

A. PAVET DE COURTEILLE

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

TOME SECOND



PARIS

MAISONNEUVE & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1871

## ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 925

(1519).

Le lundi<sup>1</sup>, qui tombait le 1<sup>er</sup> du mois de moharrem, il y eut, dans la partie basse de la vallée de Djendoul<sup>2</sup>, un tremblement de terre qui se prolongea pendant près d'une demi-heure astronomique. Le lendemain matin, je partis de cet endroit et vins camper non loin de la place de Badjour dont je voulais m'emparer de vive force. J'y envoyai d'abord un des Afgans *Dilezak* les plus considérés pour engager le sultan et son monde à faire leur soumission et à ouvrir leurs portes ; mais cette troupe infortunée et stupide n'écouta aucun avis et ne fit que des réponses qui prouvaient sa folie. En conséquence, l'armée reçut l'ordre de préparer les *toura* (sorte de boucliers ou de rempart portatif pour couvrir les assiégeants), les échelles et tout ce qui était nécessaire pour donner l'assaut. Un jour entier, durant lequel nous ne bougeâmes pas, fut consacré à cette opération. Le jeudi, qui était le quatrième jour du mois de moharrem, j'ordonnai à mes soldats de se revêtir de leur armure, de prendre les armes et de

1. Le texte imprimé porte à tort *chenbeh-guni* « le samedi », comme le prouve la suite ; j'ai corrigé d'après la version persane.

2. A environ une journée au nord-est de Badjour.

tion était de nous emparer de Behreh<sup>1</sup>; car, avant de rentrer à Kaboul, nous pensions toujours à faire une expédition dans l'Hindoustan; mais ce projet n'avait pu se réaliser par suite de différents obstacles. Mon armée, que j'avais tenue en campagne trois ou quatre mois durant à cause de Badjour, n'y avait recueilli aucun butin de quelque valeur. Considérant que Behreh, ville frontière de l'Hindoustan, était à ma portée, il me vint à l'esprit que, si je m'y portais sur-le-champ et sans aucun attirail, mes soldats pourraient bien en retirer quelque avantage. Lorsqu'en exécution de ce plan je fus revenu sur mes pas, comme j'étais campé à Mekâm, après avoir fait une course chez les Afgans, quelques-uns de ceux qui m'étaient dévoués me représentèrent : « que si je voulais pénétrer dans l'Hindoustan, il ne fallait le faire qu'après en avoir préparé solidement les moyens; qu'une partie de mon armée était restée à Kaboul; qu'un corps d'élite avait été placé à Badjour; que bon nombre de soldats s'étaient vus forcés de retourner à Lemgân par suite de la maigreur de leurs chevaux; que les montures de ceux qui m'avaient accompagné jusqu'ici étaient tellement ruinées qu'elles ne pourraient pas supporter une marche rapide d'un seul jour. »

Quelque sensées que fussent ces observations, comme mon parti était pris, je ne crus pas devoir

1. Behreh est située sur la rive gauche du Djelem ou Behat, l'ancien Hydaspes, affluent du Tchenâb.

Page 285. en tenir compte et je partis dès le matin, me dirigeant vers les bords du Sind. Je dépêchai en avant Mir-Mohammed-Djâleh-Bân avec ses frères et quelques hommes d'armes pour examiner le cours du fleuve en remontant et en descendant. Après avoir acheminé mon camp dans la direction du Sind, je m'avançai moi-même du côté de Savâti, autrement appelé Gurk-Khâneh, dans l'intention de chasser le rhinocéros. On leva quelques-uns de ces animaux, mais sans les faire sortir des jungles qui étaient très-épaisses. Cependant une femelle, qui avait un petit, déboucha dans la plaine et se mit à fuir. Accueillie à coups de flèche, elle se jeta dans des jungles qui étaient tout près de là. On y mit le feu, mais la bête ne se retrouva pas. Un jeune rhinocéros, que le feu avait atteint, gisait en se démenant; on l'égorgea et chacun en prit un morceau. Ensuite nous quitâmes le lieu de la chasse et, après avoir beaucoup tâtonné pour retrouver le chemin, nous arrivâmes au camp à l'heure de la prière du coucher. Ceux qui avaient été envoyés en avant pour examiner le fleuve étaient revenus après avoir trouvé un gué.

Le lendemain matin qui était un jeudi, 16 du mois, les chevaux et le gros bagage traversèrent le fleuve. On passa sur des radeaux l'attirail du camp, les hommes à pied et les ânes. Le même jour, comme j'étais encore auprès du gué, les *Nilâbi*<sup>1</sup> vinrent me

1. Nilâb se trouve sur la rive gauche du Sind, à une quinzaine de milles au-dessous d'Attok.

et me rendis au bord de l'eau pour y faire jeter les filets. Il pouvait être midi lorsque je fis saisir le chef d'Alicheng, qui s'était rendu coupable de nombreux méfaits et avait versé injustement le sang, et donnai ordre qu'on le livrât aux parents de ses victimes, lesquels lui firent subir la peine du talion.

Le mardi, après avoir lu une section du Koran, je repris le chemin de Kaboul en passant par Yan-Boulag. Dans l'après-midi, nous passâmes la rivière à Oulftau <sup>1</sup> et nous arrivâmes à Kara-Bouga au coucher du soleil. Là on donna l'orge aux chevaux et on nous servit à nous-mêmes ce qu'on put trouver. Nous repartîmes aussitôt après que les chevaux eurent mangé leur orge.

## ÉVÈNEMENTS DE L'ANNÉE 932

(1525-1526).

Le vendredi, 1<sup>er</sup> du mois de safar de l'année 932, alors que le soleil était dans le Sagittaire, je me mis en marche pour faire une expédition dans l'Hindoustân <sup>2</sup>. Après avoir franchi la colline de Yek-Lengueh, je vins camper dans la prairie qui

Page 325.

1. La version persane lit *oulounour* ; peut-être la vraie leçon est-elle *oulougtau* ?

2. Il s'agit ici de la cinquième et dernière expédition de Bâber dans l'Hindoustân.

fortunés<sup>1</sup>. » Je me remis donc de plus belle à implorer la miséricorde divine et à solliciter mon pardon, et, résolu à détourner mon esprit de ces pensées frivoles et de ces habitudes malsaines, je pris le parti de briser ma plume. C'est ainsi que de tels avertissements donnés par la cour céleste à des serviteurs rebelles sont de très-grandes grâces, et qu'il faut considérer comme bienheureux les pécheurs qui savent profiter de pareils enseignements.

Je partis dans la soirée et fis halte à Ali-Mesdjed. Grâce à l'exiguïté du local de ce campement, j'avais l'habitude de m'installer de ma personne sur une hauteur au pied de laquelle campait l'armée. De la position dominante que j'occupais, on avait la nuit un spectacle admirable produit par l'éclat de tous les feux. Dans une des occasions où j'avais campé en cet endroit, un tel spectacle m'avait excité à le contempler le verre à la main, et cette fois encore le vin fut de la partie.

Le lendemain, avant le lever du soleil, je montai à cheval après avoir pris un *ma'djoun*. Je jeûnai ce jour-là. Nous n'étions pas bien éloignés de Bekrâm lorsque nous mîmes pied à terre. Le lendemain matin, je ne voulus pas décamper et je montai à cheval pour aller à la chasse du rhinocéros. L'armée, ayant passé le Siâh-Ab qui coule en avant de Bekrâm, fit une battue circulaire en aval de la rivière. Après que

1. Koran, chap. VII, vers. 22.

nous eûmes cheminé un certain temps, un homme accourut par derrière, nous annonçant qu'un rhinocéros venait de pénétrer dans une jungle de peu d'étendue près de Bekrâm, et qu'on avait formé un cercle tout à l'entour. Je me dirigeai aussitôt de ce côté à bride abattue. Effrayé du bruit que faisaient ceux qui cernaient la jungle, le rhinocéros en sortit et se mit à fuir dans la plaine. Humaïoun-Mirza et ceux qui venaient des mêmes quartiers, n'ayant jamais vu un rhinocéros, se montrèrent très-curieux de voir celui-là. Ils le poursuivirent à près d'un *kurouh* de distance, firent pleuvoir sur lui les flèches et finirent par l'abattre. On en tua encore deux autres; mais aucun de ces animaux ne chargea résolument ni les hommes ni les chevaux. Je m'étais toujours demandé ce qui arriverait si on mettait vis-à-vis l'un de l'autre un éléphant et un rhinocéros. Or il se trouva précisément ce jour-là que les cornacs amenaient les éléphants juste au moment où un rhinocéros débouchait devant eux. Les cornacs ayant continué à avancer, le rhinocéros, bien loin de faire face, se mit à fuir dans une autre direction.

Le jour même où nous séjournâmes à Bekrâm, je choisis en qualité d'inspecteurs quelques begs et officiers de mon intérieur, au nombre de six ou sept, accompagnés de scribes et de secrétaires, avec mission de se poster sur des bateaux au passage de Nilâb pour inscrire chaque soldat par son nom et d'en faire le dénombrement. Dans la soirée j'eus encore

qu'il n'en reste plus la moindre trace. De même, s'ils veulent former quelque part un établissement, ils n'ont besoin ni de creuser des canaux ni de construire des digues, puisque chez eux les cultures se font toutes à la main<sup>1</sup>. La population étant innombrable, il se forme bientôt un noyau qui dispose un réservoir ou creuse un puits. Il n'y a pas à s'occuper de bâtir des maisons ou d'élever des murs. Les broussailles et le bois abondent; on construit des cabanes<sup>2</sup>; et c'est ainsi que des villages ou des villes sortent tout d'un coup de terre.

Parmi les bêtes fauves particulières à l'Hindoustân, il faut citer d'abord l'éléphant, qui habite les confins de la province de Kalpi et qu'on rencontre de plus en plus à l'état sauvage, à mesure qu'on remonte vers l'est. C'est dans ces parages qu'on chasse et qu'on prend ces animaux. Il y a trente à quarante villages dépendant de Kourra et de Manikpour, dont les habitants n'ont pas d'autre occupation que de chasser l'éléphant, et qui payent l'impôt avec le produit de leur chasse. L'éléphant est un animal aux proportions énormes et à l'instinct très-délié, comprenant tout ce qu'on lui dit, exécutant tout ce

1. Le mot que je traduis ainsi est *elmi*, dérivant je pense de *el*, qui signifie « main. » Le manuscrit persan semble porter *belmi*. M. Leyden a lu *lalmi*, qu'il a traduit, j'ignore pourquoi, par « produced without irrigation. »

2. Le mot que je traduis ainsi est *tcheri*, que la version persane a reproduit tel quel et que M. Leyden a rendu par « hovel. »



qu'on lui ordonne. Son prix est proportionné à sa taille. On le vend quand il a acquis tout son développement, et il est d'autant plus cher qu'il est plus grand. J'ai entendu raconter que, dans certaines îles, il y avait des éléphants de dix aunes<sup>1</sup> de haut, mais je n'en ai jamais vu dans ces parages qui eussent plus de quatre à cinq aunes. Pour manger comme pour boire, cet animal se sert uniquement de sa trompe, sans laquelle il ne saurait vivre. Aux deux côtés de cette trompe et à la mâchoire supérieure il est muni de deux longues dents, grâce à la force desquelles il peut renverser des murailles ou des arbres et dont il se sert chaque jour en toute occasion. Ce sont ces dents qui sont proprement nommées *'adj* (ivoire) et elles sont en grande estime aux yeux des Indiens. L'éléphant n'a pas de poils. Cet animal est très-prisé dans l'Hindoustan, et, dans une armée, chaque division en a plusieurs qui marchent avec elle. L'éléphant est doué de plusieurs propriétés précieuses. Par exemple, il traverse sans se gêner de grandes eaux ou des torrents rapides et impétueux, en portant sur son dos de lourdes charges. Trois ou quatre éléphants traînent facilement autant d'affûts de canon que quatre à cinq cents hommes seuls pourraient en mettre en mouvement. Mais ils ont un estomac d'une si vaste capacité, qu'un seul

1. Il est bon de rappeler que le mot turk *kari*, que la version persane rend par *guez*, désigne proprement l'espace compris entre le haut de l'épaule jusqu'au bout des doigts.

d'entre eux consomme autant de fourrage que sept chameaux.

Vient ensuite le rhinocéros, qui est aussi un fort gros animal et dont la masse est égale à celle de trois buffles. L'opinion, généralement répandue dans nos pays, d'après laquelle un rhinocéros est de force à enlever un éléphant sur sa corne, est évidemment erronée. Il ne porte qu'une corne, qu'il a plantée sur le nez, et dont la longueur dépasse un empan, sans jamais, à ma connaissance, atteindre à deux. D'une des plus grandes cornes on avait tiré un vase à boire, un cornet à jouer au *nerd*, et il en restait encore peut-être trois à quatre doigts. La peau de cet animal est très-épaisse. Une flèche lancée dessus avec un arc d'une grande puissance, la corde tirée autant que possible, n'y pénètre que de quatre doigts. On dit cependant que certaines parties de sa peau sont susceptibles d'être traversées profondément. Vis-à-vis de ses deux épaules et de ses deux cuisses se trouvent des plis qui, de loin, paraissent une couverture jetée dessus. De tous les animaux c'est au cheval qu'il ressemble le plus. De même que celui-ci, il n'a pas le ventre d'une grande dimension; de même que le paturon du cheval n'a qu'un os isolé, celui du rhinocéros n'en a qu'un non plus; comme la jambe de devant est osseuse chez le premier, ainsi en est-il chez le second. C'est un animal plus féroce que l'éléphant et qui ne devient pas comme lui obéissant et docile. On le rencontre

Page 377.

en grande quantité dans les jungles de Peïchâver et de Hachnagar, aussi bien que dans celles qui s'étendent entre la province de Behreh et le Sind. Dans la plupart de mes courses dans l'Hindoustân il y eut des rhinocéros abattus dans les jungles de Peïchâver et de Hachnagar. Ils font un usage redoutable de leur corne, et dans ces chasses il y avait toujours bon nombre d'hommes et de chiens qui étaient frappés. Une fois, entre autres, un de ces animaux lança, d'une longueur de pique, avec sa corne, le cheval d'un page nommé Maksoud, qui depuis reçut le sobriquet de Maksoud-i-Gurg (celui qui est en butte aux attaques du rhinocéros).

Il y a encore le buffle sauvage, qui est beaucoup plus grand que le buffle domestique, et dont la corne ne se dérobe pas en arrière comme chez ce dernier. C'est un animal très-vigoureux, malfaisant et féroce. On le rencontre fréquemment dans l'Hindoustân, sur les bords de la rivière Serou ( la Gogra ). Le Nileh-Gav ( bœuf bleuâtre ) est à peu près de la taille du cheval, mais un peu plus mince que lui. Le pelage du mâle tire sur le bleu ; ce qui lui a très-probablement valu le nom de Nileh-Gav. Il est armé de deux cornes assez petites. Sur la gorge il a une touffe de poils longs de plus d'un empan qui ressemble aux touffes de poils du *bœuf vert de mer*. Son sabot est de la grosseur de celui du bœuf ordinaire. Chez la femelle, le pelage rappelle celui du *bougou-mral* ( espèce de daim ). Chez elle aussi il n'y a ni

LETTRE DE ZAHIR-ED-DIN-MOHAMMED <sup>1</sup>.

« Grâces soient rendues au Miséricordieux, qui est plein d'amour pour ceux qui se repentent et se purifient, et reconnaissance au Libéral, qui pardonne aux pécheurs et absout ceux qui demandent à être absous. Bénédiction sur Mohammed, la plus noble des créatures, sur ceux de sa famille, les élus, sur ses compagnons, les hommes d'élite. Les esprits des hommes intelligents de la communauté des fidèles, au milieu desquels brillent d'un éclat sans pareil la révélation des mystères de la création et les broderies de perles de la sincérité et de la droiture, sont comme des miroirs où se reflète en rayons étincelants cette vérité, que la nature humaine est portée par essence aux jouissances des passions, quoique le renoncement à ces voluptés trompeuses soit lié à la protection divine et à l'appui qui vient d'en haut. L'âme humaine n'est pas antipathique aux passions humaines et ne peut échapper à cette horrible sentence : *certes l'âme nous porte impérieusement au mal*<sup>2</sup>, que par un effet de la grâce du roi miséricordieux. *Cela est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît. Dieu est le bienfaiteur par excel-*

1. Cette pièce, rédigée en langue persane et d'un style des plus amphigouriques, est d'une grande difficulté à traduire en français sous une forme raisonnable.

2. Koran, chapitre XII, verset 53.

Sunbul et Sultan-Mohammed-Douldaï, abandonnant Kanoudj, vint me rejoindre. De leur côté, les infidèles du pays de Goualiar étaient allés mettre le siège devant cette place. Alim-Khan, qui avait été chargé de lui porter secours, au lieu d'accomplir sa mission, se retira dans son propre gouvernement. Chaque jour, et de toutes les directions, arrivait une mauvaise nouvelle. Quelques-uns de mes soldats indigènes commencèrent à désertir. Heïbet-Khan, *le tueur de rhinocéros*, s'en alla à Sunbul. Haçan-Khan-Bârivâl passa dans les rangs des infidèles. Sans me préoccuper de ces traîtres, je continuai à marcher droit devant moi. Une fois mes chariots, mes *trépieds* roulants, mes engins et mon matériel de toute sorte bien préparés, je me mis en route, le mardi, 9 du mois de djemâdi-ul-âkhir, le jour même du nevrouz. L'armée marchait en ordre de bataille, l'aile droite, l'aile gauche, le centre, chacun à leur place, précédée des chariots et des *trépieds* roulants, derrière lesquels se tenaient Ustâd-Ali-Kouli et tous les fusiliers, avec mission de veiller à ce que l'infanterie s'avancât toujours en ordre, sans se laisser séparer des chariots. Une fois les lignes formées et en place, je me portai rapidement sur le front de chacune d'elles, ranimant le courage des begs, des hommes d'armes, des soldats de l'aile droite, de l'aile gauche et du centre, donnant des instructions à chaque division sur le poste qu'elle devait occuper et sur l'ordre de marche qu'elle devait adopter.

mes femmes et ma famille s'étaient mises en route de Kaboul.

Le mercredi, je quittai ce campement et, après avoir visité l'enceinte fortifiée de Tchunar, je fis halte à un *kurouh* au delà. A l'époque où j'étais parti de Piag, un furoncle douloureux s'était montré sur mon corps. Comme j'étais à ce campement, il s'y trouvait un voyageur du pays de Roum qui m'administra un remède nouvellement découvert. Pour cela, il fit bouillir du poivre dans une marmite de terre et j'exposai mon ulcère à la vapeur chaude qui en sortait; puis, lorsque cette vapeur eut cessé de se produire, je le lavai avec de l'eau chaude, ce qui dura en tout deux heures.

Comme j'étais encore dans ce même campement, quelqu'un vint me dire qu'on avait vu des tigres et des rhinocéros dans une île voisine. Dès le matin j'entourai cette île d'un cordon de troupes et j'y fis amener des éléphants; mais on n'y leva ni tigre ni rhinocéros, sauf un buffle sauvage à l'extrémité du cordon. Ce même jour, il fit un vent violent, accompagné d'une poussière des plus incommodes. Arrivé à mon embarcation, j'y entrai et me rendis au camp qui se trouvait à deux *kurouh* au-dessus de Benares. Dans les jungles avoisinant Tchunar les éléphants se montraient en grand nombre. Mon intention était de sortir de mon campement pour me donner le plaisir d'en chasser quelques-uns, lorsque Tadj-Khan vint m'annoncer que Mahmoud-Khan se tenait près

de la rivière Soun (Soane). Je convoquai aussitôt les begs pour savoir s'il fallait tomber sur l'ennemi avec de la cavalerie légère. Le résultat de la délibération fut qu'ayant à entreprendre une excursion longue et lointaine, on se mettrait en marche sans délai. Nous partîmes donc et, après avoir parcouru neuf *kurouh*, nous fîmes halte au passage de Baloua. De ce campement même, la veille du lundi, 18 du mois, j'expédiai Tâhir à Agra, en le chargeant d'y porter l'ordonnement des sommes accordées à titre d'indemnité à ceux qui arrivaient de Kaboul. Le même jour, je m'embarquai avant le lever de l'aurore et me rendis jusqu'au confluent de la rivière Gouï (Goumti) ou rivière de Djounpour avec le Gange. Je la remontai quelque temps, après quoi je virai de bord. Quoique ce fût un cours d'eau assez étroit, comme il ne s'y trouvait pas de gué, les troupes durent, pour passer d'une rive à l'autre, se servir de bateaux, de radeaux ou mettre les chevaux à la nage. A un *kurouh* en aval de l'embouchure de la rivière de Djounpour, je visitai le campement de l'an passé, d'où l'armée était partie pour Djounpour. Cependant il s'éleva un vent favorable qui soufflait dans le sens du courant. On en profita pour déployer la voile d'un bateau bengali auquel on amarra une grosse embarcation; le tout marcha très-rapidement. Mon camp se trouvait à un *kurouh* en amont de Benares; j'y arrivai lorsqu'il ne restait plus que deux *gheri* de jour. Les bateaux qui nous suivaient sans encombre et qui al-